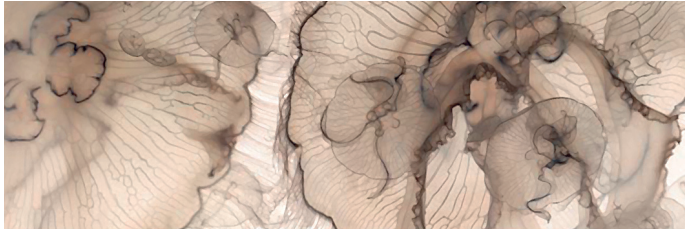


claire fercak

cales



ce qui est nommé
reste en vie

DE LA MÊME AUTEURE

Rideau de verre, *Verticales*, 2007; *J'ai lu*, 2010

The Smashing Pumpkins/Tarantula Box Set, *éditions Le Mot et le reste*, 2008

Chants magnétiques, *co-écrit avec Billy Corgan*, *éditions Léo Scheer*, coll. *Laureli*, 2010

Louga et la maison imaginaire, *illustré par Adrien Albert*, *L'École des loisirs*, coll. *Neuf*, 2011

Les aventures de Louga de l'Autre Côté Du Monde, *illustré par Adrien Albert*, *L'École des loisirs*, coll. *Neuf*, 2012

Histoires naturelles de l'oubli, *Verticales*, 2015

ce qui est nommé
reste en vie

claire fercak

ce qui est nommé
reste en vie

roman

verticales

Illustration de couverture :
Philippe Bretelle.

© Éditions Gallimard, janvier 2020.

À Maman

Hypernuit

C'est une sombre nuit, rien ne peut différer son avancée ni dissiper l'ampleur de ses méfaits. Une secouée de circonstances bouleverse l'ordinaire, le plonge dans une éternité nébuleuse. Cette nuit est un moment de bascule, décisive, elle modifie votre quotidien ; il y a un avant et un après.

L'après se poursuit dans un brouillard pénible, pays et usages inconnus, repères éprouvants, vaste étendue de ruines. Le monde dans lequel vous viviez est toujours là, il continue, se modifie, se meut. De nouveaux êtres naissent, des liens se nouent. Des changements se font ; déménagements, séparations, rencontres, voyages. Les gens travaillent, sortent, se disputent, invitent leurs amis. Des boutiques ferment, d'autres s'installent. Insignifiants, tristes, joyeux ou remarquables, les vivants poursuivent leurs projets personnels et sociaux, contraints ou désireux. Les vivants et les morts s'acquittent de leur dessein.

Pour vous qui venez d'enterrer un parent, un ami, tout cela est devenu opaque, vague, irréel, comme rejeté dans un passé que vous n'êtes plus en mesure d'habiter. Vous avez perdu votre place sans vous en rendre compte. Vous êtes dans l'impossibilité de coller à cette existence qui était la vôtre. Vous y évoluez comme une ombre, au mieux vous faites semblant, au pire vous vous absentez de votre apparence, de votre présence physique. Cet effort est suffisant, les autres ne voient pas que vous vous êtes dédoublé, que seule votre ombre est capable de subir le réel. Vos proches se disent, à tort probablement, que vous reviendrez vers eux, certains comprennent, ils attendent que vous ayez fini de traverser l'épreuve du deuil, ils proposent aide et écoute, mais votre voix n'est que palabres oiseuses et souffrance désincarnée. La violence telle qu'elle vous frappe est indicible, elle ne peut être ni transmise ni partagée. Le sens des mots, les codes, les impératifs, la perception, les actes envisageables ont changé. Vous aussi.

Jamais plus je ne serai la même personne, vous pensez.

La vie quotidienne s'est brusquement arrêtée à la lisière d'une journée noire et délétère, à un instant du temps : la déclaration de sa maladie. Nulle épidémie ni sort jeté, mais des troubles malins et des attaques, dégradations physiques contre lesquelles on ne peut rien. Vous êtes pris, arrimé à ce funeste soir. Vous ne savez pas

combien de temps il vous maintiendra hors du monde, loin de vos amis, voisins, collègues, loin des êtres qui vous entourent, mais qui, malgré leur présence et leurs efforts, ne font pas partie de ce voyage qui vous pousse, vous et votre famille, dans la profondeur de la nuit. Vous n'y pensez pas, vous ne pouvez pas ; vous êtes le prolongement de cette nuit ; ses vains combats vous accaparent, vous en êtes captif. Vous êtes rivé à ceux qui traversent aussi l'expérience : les malades, leurs familles, les soignants. Chaque nouvelle victime frappée de ce mal opiniâtre réveille la douleur insurmontable que vous portez.

Après ses obsèques, vous essayez de quitter cette obscurité par un sentier escarpé ou en longeant une rivière qui mène à un gouffre, vous ne pouvez plus retourner à votre quotidien, vous avez le souffle coupé, vous vous sentez étouffer, vous ne résistez plus à la pression. Vous sortez épuisé de ce bout de la nuit, car vous y avez perdu ce pour quoi vous y étiez entré ; en réalité, vous ne pouvez pas encore en sortir. Cette réalité funèbre vous a anéanti, dépossédé. Vous êtes perdu dans une nouvelle dimension. Votre empathie est maintenant sans cesse suscitée, les êtres en difficulté vous touchent, vous voudriez les protéger de cette terreur. En dehors de cela, le reste vous paraît dérisoire, inutile. Toute souffrance minimale vous est insupportable, et chaque joie, étrangère. Vous vous remémorez sans cesse des scènes de cette dégénérescence, souvenirs d'épisodes atroces

alternant douceurs moroses pour combler la perte inacceptable de l'être aimé. Votre esprit, votre corps, votre mémoire sensible portent la violence des mois vécus. Vous vous sentez dans une perpétuelle insécurité, à l'affût d'épreuves à venir, conscient que le pire peut se produire à tout instant, figé dans cette présomption. La joie, vous l'avez perdue, car la joie, c'était Elle, la personne que la nuit, la maladie a emportée dans ses bras épineux. Votre existence n'est adoucie par aucun moment, par rien.

Rien n'y fait, vous répétez.

Au sortir de cette nuit, vous vous effondrez. La force et l'endurance que vous aviez durant sa maladie vous ont quitté. Lui aviez-vous pris son énergie comme un vampire se nourrit du sang des autres? Ou grandissait-elle en vous dans le but de conjurer le mauvais sort, gagner du temps? Votre ombre peine à vous reconnaître, votre pas est devenu lourd, votre visage est marqué de cernes affligés et vos yeux pleins de larmes ne cachent qu'un regard vitreux, éteint. Au fond, vous ne vouliez pas revenir au monde, reprendre le cours de votre vie, cette vie plus heureuse, mais devenue impraticable. Vous préféreriez être encore en train de tenir sa main, celle de l'agonisant, et serrer la main de la mort. Vous auriez pu endurer le périple plus longtemps, pourvu que sa peau et la vôtre soient en contact. Dans ces aventures souter-

raines et graves, vous avez perdu votre assise, votre boussole, votre premier rapport, attachement au monde. La terre qui l'a enseveli vous semble alourdie et endeuillée, la nature ayant écarté, détruit quelqu'un d'exceptionnel. De ces glaciales ténèbres, cette nuit qui aura duré des mois, vous ressortez brisé. Seul et brisé.

Vivants, nous nous sommes follement aimés, vous affirmez. C'est la seule certitude que vous chérissez.

Vous êtes une enveloppe vacante, un pantin orphelin, abandonné, désorienté. L'étirement des jours est une punition, l'être aimé qui s'éloigne. Vous regardez autour, vous reconnaissez les êtres, les lieux, les objets, les couleurs, mais vous ne les appréhendez plus de la même manière. C'est avec d'autres yeux que vous voyez. Vous vous détournez de vous. L'équilibre de votre existence est rompu ; tout ce que vous percevez demeure plongé dans un flou, conception vague, absconse de l'univers entier, une hypernuit. L'engourdissement de vos sens vous donne le tournis, la nausée. Vous êtes sorti de votre propre corps, vous êtes à côté de tout, de vous.

Alors, un soir, vous décidez de replonger dans cette nuit encombrée de pensées irrésolues, ce tunnel hospitalier, espace où votre esprit et votre chair s'accordent encore, vous l'espérez. Naît ainsi une probabilité de perdre cette accablante sensation de dédoublement. Vous voulez mettre en lumière, pour les désamorcer, les méca-

nismes aliénants qui vous assiègent, vous font sombrer. Vous avez besoin d'identifier l'ennemi, en apprendre davantage sur lui, remonter le fil de ses motifs, suivre son parcours. Vous savez qu'on ne peut pas lutter contre lui. Ni l'anéantir ni lui trouver des circonstances atténuantes. Il est impensable de s'y faire, de l'assimiler, de l'accepter. Rien ne peut justifier ses agissements, la déchéance qu'il provoque. Jamais vous ne parviendrez à lui donner un sens, à le comprendre; votre esprit rejettera toujours sa résolution, son dessein meurtrier. Mais vous voulez l'approcher dans ses différentes formes, cheminer à rebours du déroulement de l'existence pour neutraliser le tourbillon qu'il a provoqué, tenter de remettre de l'ordre, de la lenteur dans ce qu'il a bouleversé, emporté trop brusquement.

L'ennemi, la maladie, ne peut demeurer ce cauchemar délirant, cette tempête fugace et insondable. Prendre le temps de réfléchir aux événements, les vivre sur un autre mode, vous vous dites que peut-être cela vous aidera à les concevoir, les replacer dans une réalité à apprivoiser. Refaire l'itinéraire, observer les phénomènes en spectateur, glaner auprès des accompagnants – familles, médecins, chercheurs – toutes les informations possibles, écouter attentivement les patients – femmes, hommes, enfants –, les laisser prendre la parole avant qu'elle ne leur échappe.

Chambres 125 et 126

Je perds la tête, c'est difficile. Je perds la tête, mais j'ai encore un peu ma tête. J'ai sauté du toit cette nuit, je ne me suis pas fait mal heureusement, j'étais sous la voiture. Personne ne s'est rendu compte que j'étais sous la plaque.

J'ai marché toute la nuit en forêt, il n'y avait pas d'ombre. C'était un long voyage. C'était l'été. J'ai marché longtemps. Je n'ai pas eu froid. J'ai couru. Des ronces ont blessé mes mollets. Plus j'avais, plus les broussailles poussaient, m'encerclaient, m'empêchaient d'avancer. Je me sentais engourdie, prise de vertiges. Ma vue devenait trouble. Je n'avais pas mal, non, c'était plutôt comme deux poids qui pesaient de chaque côté de ma tête. Ça tournait, je revenais au début, c'était la nuit, c'est l'été, je marchais en forêt. Soudain, j'ai cessé

d'avancer. J'étais figée. Ma tête était lourde. J'étais seule et angoissée. Il pleuvait.

J'ai failli arriver en retard, alors j'ai pris une voiture volante rouge sans vous le dire. C'était jeudi, j'étais trop emprisonné, puis j'ai eu peur. Je me suis dit que dans mon état, je ne devrais pas conduire, c'est pas raisonnable. Tu imagines l'angoisse. Je suis allé chez le boucher, c'était le soir, j'avais envie de liberté, on a dormi chez les voisins, mais il faut pas leur dire car je suis revenu discrètement. Mais qu'est-ce qui m'a pris! J'ai la tête à l'envers.

La tumeur a la taille d'une orange et elle progresse vite. Je ne peux plus utiliser ma main gauche. Je tremble.

J'ai une bonne qualité de vie, aucune séquelle de l'opération. Mon cancer s'est endormi à mon avis. Pas de récive. Je vais bien pour le moment. J'ai l'impression que c'est parfois plus dur pour l'entourage que pour nous les malades. J'avais dit adieu à ma famille, à mes amis, j'ai l'air un peu idiot maintenant, je suis toujours là, des années après le diagnostic. C'est un peu gênant tout de même d'avoir annoncé sa mort prochaine en grande pompe!

claire fercak
ce qui est nommé reste en vie

« Les défunts existent deux fois, la première de leur vivant, la seconde de ce qu'ils agitent en vous ; il est perpétuellement question d'eux. »

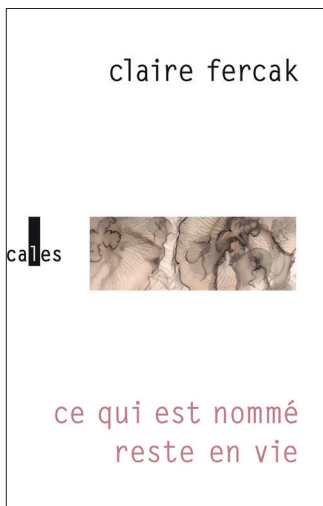
Ultime chambre d'échos d'un hôpital, ce roman donne à entendre les voix d'un groupe de patients qui, atteints d'une incurable tumeur au cerveau, ont encore beaucoup de choses à exprimer, entre éclairs de lucidité, affabulations drolatiques et hantises familières. En alternance avec cette matière sensible et souvent poétique, l'auteure inclut aussi les proches, plongés des mois durant dans cette même aventure intérieure, avant d'affronter l'épreuve du deuil. Ainsi imbriquées, toutes ces bribes portent paradoxalement des moments de répit et les derniers ressorts d'un élan vital.

Claire Fercak, née en 1982, vit et travaille à Paris. Elle est l'auteure de deux romans aux éditions Verticales : *Rideau de verre* (2007 ; J'ai lu, 2010) et *Histoires naturelles de l'oubli* (2015).

www.editions-verticales.com

verticales

ver



Claire Fercak

Ce qui est nommé reste
en vie

Cette édition électronique du livre
Ce qui est nommé reste en vie de Claire Fercak
a été réalisée le 4 décembre 2019
par les Éditions Verticales.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072867033 – Numéro d'édition : 358800).

Code Sodis : U29467 – ISBN : 9782072867040
Numéro d'édition : 358801.